

Études littéraires africaines

BASABOSE (Philippe), SEMUJANGA (Josias), dir., *Le Roman francophone et l'archive coloniale*. Paris : L'Harmattan, coll. Horizons francophones, 2020, 258 p. – ISBN 978-2-343-15320-9



Kai Krienke

Number 54, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1098507ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1098507ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Krienke, K. (2022). Review of [BASABOSE (Philippe), SEMUJANGA (Josias), dir., *Le Roman francophone et l'archive coloniale*. Paris : L'Harmattan, coll. Horizons francophones, 2020, 258 p. – ISBN 978-2-343-15320-9]. *Études littéraires africaines*, (54), 201–203. <https://doi.org/10.7202/1098507ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2023

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

ches dans les campagnes de prévention contre le SIDA : en comparant l’Afrique à l’Occident, elle cherche à démontrer « le rôle important et significatif des codes socio-culturels dans tous les aspects constitutifs de l’affiche et de l’affichage » (p. 77).

À ce propos, il faut noter que la plupart des articles de cet ouvrage abordent l’information dessinée dans un ou plusieurs pays d’Afrique, tout en confrontant l’Occident et la France aux pays africains. Christelle Amina Djouldé analyse ainsi l’influence française sur la caricature camerounaise en concluant que « la caricature développée au Cameroun a connu sa métamorphose en Occident et est influencée par ces variations dans sa stylistique » (p. 143). L’article de Frédérique Gardien cherche de son côté « l’africanité dans l’art de se moquer » (p. 113), en définissant le rire comme une « expression socialement contrôlée » (p. 113) : le public doit partager le contexte social et disposer de références actualisées, voire de la capacité à lire les textes accompagnant les vignettes, afin de bien interpréter les dessins de presse.

On citera en guise de conclusion l’article de Sadoudi Oumelaz consacré, en fin de volume, à l’œuvre dessinée de Lounis Dahmani. Le critique conclut en avançant que « Lounis Dahmani s’adresse à l’intelligence de ses destinataires-récepteurs, en vue de provoquer l’éveil de leur conscience sur les véritables raisons du terrorisme en Algérie et il s’adresse à leur sagesse, à leurs cœurs en vue d’asseoir la paix universelle. Ainsi, par son crayon, il a démontré que l’humour est le moyen le plus simple et le plus efficace, à la disposition de tous, pour informer, faire comprendre et surtout pouvoir pardonner. Car le pardon est la seule arme, la seule cause, qui engendre la paix » (p. 370).

Carla FIGUEIRAS CATOIRA

BASABOSE (Philippe), SEMUJANGA (Josias), dir., *Le Roman francophone et l’archive coloniale*. Paris : L’Harmattan, coll. Horizons francophones, 2020, 258 p. – ISBN 978-2-343-15320-9.

Organisé en trois grands chapitres thématiques et en fonction des principales aires géographiques francophones — Afrique, Caraïbe, Polynésie, Maghreb et Indochine —, cet ouvrage, issu d’un colloque international qui s’est tenu à Rimouski en 2015, regroupe quinze contributions qui nous livrent une étude à la fois transculturelle et transhistorique de la mémoire coloniale, examinée à travers le prisme de l’archive. Respectivement *associate professor* au département des langues modernes de l’Université Memorial de Terre-Neuve et professeur titulaire à l’Université de Montréal, les codirecteurs de cette publication se donnent pour mission d’évaluer les « formes de transmission mémorielle » des « récits coloniaux », tels qu’ils se présentent dans une littérature qui œuvre contre

l'« oubli des misères passées » (Memmi), dans le but de « sortir du cul-de-sac fanonien — celui de la circulation et de l'échange généralisés de la mort comme condition de la montée en humanité » (Mbembe). Ces deux citations, reprises en introduction, reflètent bien les deux positions dominantes du discours postcolonial : d'une part une lecture manichéenne de la confrontation nécessaire (et violente) entre le colonisé et le colonisateur, d'autre part une analyse historique de leurs rapports complexes afin d'en comprendre le mécanisme (souvent sous la forme du « portrait », plus proche de la représentation littéraire).

Dans la première partie, « Fonctions et usages de la mémoire coloniale dans le roman africain », le lecteur trouvera une analyse du roman *Le Roi de Kahel* de Tierno Monénembo, en tant qu'il déconstruit, selon Josias Semujanga, « deux discours dominants et successifs dans les sociétés africaines contemporaines », l'occidentalisation et l'africanisation, afin d'arriver à une « modernité transculturelle ». Adama Coulibaly, quant à lui, s'intéresse à la convocation mémorielle du tirailleur sénégalais Addi Bâ, exécuté en décembre 1943 pour son engagement dans la Résistance, et évoqué dans un autre roman de Tierno Monénembo, *Le Terroriste noir*. Il est ici question de l'aphasie dont fait preuve la mémoire coloniale française, aphasie contre laquelle s'articule la représentation du fait colonial dans le roman. Un recadrage identique est proposé dans la contribution d'Adama Togola concernant le roman *Sarraounia* d'Abdoulaye Mamani : la « déconstruction du récit colonial », par le biais d'une parodie caricaturale des « héros de la colonisation française » (dont le capitaine Paul Voulet), a ici pour effet de renverser les représentations du discours dominant. Pour Kodjo Attikpoe, il s'agit de montrer comment « la fiction romanesque [participe au] développement de la conscience historique dans le contexte africain » : le thème est cette fois celui de « l'enfance colonisée », évoqué à partir des romans *Enfant, ne pleure pas* de Ngugi Wa Thiong'o (1992) et *Kariuki, aventures avec le petit homme blanc* de Meja Mwangi (1992). L'article de Marie-Rose Abomo-Maurin dessine une continuité entre le roman anticolonial des années 1950 — notamment ceux de Mongo Beti et de Ferdinand Oyono — et le roman de Charles Salé, *La'afal ils ont dit...* (2014) : ce faisant, la critique souligne les rapports entre la violence coloniale (dans une lecture fanonienne) et l'institution scolaire en tant que lieu d'asservissement et de ségrégation. En clôture de cette partie dédiée à l'espace africain, Laté Lawson-Hellu mène une lecture transversale de l'œuvre du romancier togolais Félix Couchoro pour y déceler une « mise sous silence » du fait colonial dans le but de « substituer au discours sur la conquête celui de la valorisation du colonisé ».

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, consacrée aux « mythes coloniaux dans la Caraïbe et en Polynésie », Philippe Basabose nous propose une réflexion sur les liens que tissent trois auteur·e·s — Maryse Condé, J.M.G. Le Clézio et Wilfried N'Sondé — entre les critiques postcoloniales (représentées par Césaire et Fanon) et un présent néocolonial dénoncé au

moyen de techniques intertextuelles (chez M. Condé) et autofictionnelles (chez J.M.G. Le Clézio), ou par la mise en abyme (chez W. N'Sondé), créant de ce fait « un continuum de récits anticolonialistes ». Citant Jean-Marc Moura, Christian Uwe relève quant à lui une « colonisation par le moyen du langage » au sein même du récit colonial en littérature. Les romans *L'Empreinte à Crusocé* de Chamoiseau et *Le Roi de Kahel* de Monémbo sont à ce titre des « contre-écritures » déconstruisant certains prototypes de la fiction coloniale, notamment le fameux *Vie et aventures de Robinson Crusocé* de Daniel Defoe. Pour Paola Cadeddu, qui s'intéresse au rôle de la littérature en Polynésie, l'écriture constitue une réappropriation d'une culture trop souvent délégitimée et réduite à sa part exotique. Le roman *L'Île des rêves écrasés* de Chantal Spitz — premier roman tahitien, il faut le souligner — constitue à cet égard une révolution par sa volonté « d'ancrer — et encre — sur le papier l'histoire de la Polynésie française vue et racontée pour la première fois non par le colonisateur mais par la voix d'une Tahitienne ». À la fin de cette deuxième partie, nous trouvons le texte de Sarah Göning sur les représentations de l'esclave marron dans les romans *Mahogany* (1987) d'Édouard Glissant, *L'Esclave vieil homme et le molosse* (1997) de Patrick Chamoiseau et *Nègre Marron* (2006) de Raphaël Confiant, ainsi que l'étude de Sarah Assidi portant sur l'« organisation en mosaïque », à la fois textuelle et picturale, dans un autre roman de Raphaël Confiant, *L'Archet du colonel*.

Dans la troisième et dernière partie, dédiée cette fois-ci à « l'archive coloniale dans le roman algérien et vietnamien », Eqbal Samir Khalifa souligne la fragmentation territoriale du monde colonisé que reflète le roman de Yasmina Khadra, *Ce que le jour doit à la nuit* : cette fragmentation se manifeste dans la division intérieure du personnage principal, Younes, « incapable de déterminer [l'espace] auquel il appartient ». L'histoire de la colonisation de l'Algérie revient au premier plan dans le roman *L'Amour, la Fantasia* d'Assia Djebar, mêlant l'intime au travail d'archive. Cet enlacement entre subjectivité et réalité historique constitue selon Fatma-Zohra Kouchkar Ferchouli la singularité profonde de l'œuvre. La dualité identitaire algérienne forme, pour Mounya Belhocine, la trame de fond de l'ouvrage *L'Enfant fou de l'arbre creux* de Boualem Sansal : son personnage principal, Pierre Chaumet, né Khaled El Madauri avant d'être adopté par un couple français, correspondrait au paradigme du « personnage liminaire ». La colonisation française en Indochine fait enfin l'objet du dernier article, où Mireille Mai Truong lit trois auteures nées au Vietnam après l'indépendance (1954) : Anna Moï, Linda Lê et Kim Thúy. S'appuyant sur la critique postcoloniale d'Achille Mbembe, l'analyse met en lumière le traumatisme intergénérationnel tel qu'il s'exprime sur le plan narratif et psychique, et non pas seulement dans sa dimension historique.